

# Traversée de l'Afrique en caravane par Claude Poirier

## Livre 7 : Au Gabon Partie 1 sur 2

*Jeudi 27 janvier 2000 :*

Sur le conseil des douaniers camerounais, je laisse mon équipage aux bons soins de Kaly et j'embarque à bord d'une pirogue pour traverser le fleuve marquant la séparation entre les deux pays.



J'apprends, par le premier gendarme gabonais rencontré sur l'autre berge, que le commandant est à Bitam (située à trente-deux kilomètres) et que j'ai peu de chance de le rencontrer, son chef n'étant jamais là dans la journée. Un taxi-brousse me conduit vers cette petite ville où, contrairement à ce que m'a affirmé son subordonné, j'ai la chance de rencontrer, dès mon arrivée, le commandant de la brigade de gendarmerie gabonaise. Après avoir pris connaissance de la lettre de recommandation qui m'a été remise par le Consul de France à Yaoundé, l'officier m'assure qu'il ne peut pas prendre la décision de nous faire franchir la frontière. Seul le commissaire de la D.S.T. locale est habilité à prendre une telle décision. A ma demande, l'officier m'accompagne au domicile d'un homme qui fait la sieste. Les gendarmes continuent à jalonner mon parcours et, comme lors de chaque contrôle depuis notre départ de la capitale camerounaise, la missive fait à nouveau office de laissez-passer :

*« Le consulat général de France à Yaoundé prie les autorités civiles et militaires chargées de maintenir l'ordre au Cameroun et dans les pays amis ou alliés de la République Française de laisser librement passer M..., né le 31 août 1946 à Paris XVI. M..., est journaliste pigiste au magazine " Le*

*Caravanier " pour le compte duquel, il effectue un périple transafricain du Maroc à l'Afrique du Sud. »*

Face à un commissaire attentif et à un commandant de gendarmerie qui l'est tout autant, je leur dis : « Mes véhicules et mes petits chiens sont sur la piste du côté camerounais de la frontière. Je suis accompagné d'un jeune Malien qui n'a pas de passeport et moi je n'ai pas de visa. Nous n'avons plus rien à manger et il n'y a aucun commerce sur ce côté de la frontière qui est fermée et que j'aimerais franchir. »

Interloqués, les deux hommes me regardent comme si je débarquais d'une autre planète. Heureux de l'effet produit, j'ajoute :

« Si vous nous laissez entrer, je peux vous laisser mon passeport et attendre votre décision que j'espère positive sur le lieu de votre choix sinon nous rebrousserons chemin. »

Je remercie intérieurement le consul de France pour l'aide évidente qu'il m'apporte par sa missive et dans l'attente de leur décision, je me rends dans le jardin. Quelques minutes plus tard le commissaire me demande :

« Avez vous vu un troupeau de bœufs sur la piste ? » Surpris par cette question pour le moins inattendue, je réponds d'abord par la négative puis je me souviens subitement avoir pris une photo de splendides bœufs qui broutaient dans une verdoyante clairière. Et il ajoute : - « Vous comprenez, il y a les raisons d'Etat et il y a notre nourriture. Il n'est pas question de laisser dépérir ce troupeau. Lorsque le bac sera remis en service, vous entrez avec les bœufs et attendez notre décision finale sur le terrain de la mission catholique ».

Les deux officiers me remettent un laissez-passer et, muni de mon sésame, je rejoins l'embarcadère où m'attend tout mon petit monde. J'avais échafaudé de nombreux plans... celui-ci est parfait ! La frontière s'ouvre devant nous et nous entrons au Gabon alors que d'autres attendront encore de nombreuses heures que les deux Etats règlent leurs différends. Kaly est aux anges, il ne comprend pas cette chance incroyable qui nous accompagne. Priée le matin même à la petite église de la mission, La Sainte Vierge a apparemment entendu ma requête. Je n'oublie pas non plus les promesses de Francisco et j'embrasse l'étui en cuir noir de mon gri-gri que je porte au cou. Qui de l'un ou de l'autre est à l'origine de ces bienfaits ? Peut-être tous, me dis-je en souriant. Je pense aussi à Raphaël, mon ange gardien qui m'est apparu une nuit quelques mois avant cette épopée. J'imagine qu'ils se relayent et que, compte tenu du boulot que je leur donne, mes trois protecteurs ne sont peut-être pas assez nombreux pour me surveiller !



Dès notre arrivée, le curé de la petite mission nous souhaite la bienvenue et, après avoir écouté les raisons de notre présence, le prêtre me convie au dîner qu'il organise ce soir. Douché et rasé de près, (un véritable événement), je suis heureux de renouer avec les mondanités. Six autres invités sont présents : l'ambassadeur de Guinée Conakry et un banquier de ses amis, deux autres hommes dont j'ignore l'identité et deux jeunes prêtres récemment intronisés à Libreville. Le vieux curé s'appelle Fidel. Son prénom me rappelle mes rencontres avec un autre Fidel à la Havane. Le directeur de la Banque Ivoirienne du Développement me questionne et écoute avec intérêt les différentes anecdotes de notre périple. Visiblement enthousiasmé par le récit d'un homme qui a déjà parcouru douze mille kilomètres avec ses véhicules et perdu douze kilos au cours de sa traversée, son Excellence se lève de table et vient se faire photographier à mes côtés.



Je ne pensais pas mériter tant d'attention et je me demande si je ne vis pas un rêve. Le repas est succulent python et porc-épic, poissons d'eau douce et de mer comme d'autres mets tout aussi savoureux nous sont servis. Leur curiosité satisfaite, le père Fidel et ses hôtes gabonais reprennent leur conversation où sont mises en exergue les traditions africaines et la culture ancestrale qui ne doit pas disparaître au profit du christianisme. Questionnant mon hôte après le dîner sur l'identité de ses deux invités qui ne se sont pas présentés, j'apprends que l'un est le Vice-Premier Ministre du Gabon venu saluer ceux qui lui sont chers dans son bourg natal et l'autre le préfet de la région. Cette information des plus capitales me laisse une nouvelle fois sur le cul !

### ***Bitam, vendredi 28 janvier 2000 :***

Visiblement détendu, le commissaire me reçoit très aimablement et avec un sourire complice me dit:

« En tant que Français, vous n'aurez aucun problème pour obtenir votre visa. Pour votre ami Malien, les choses sont plus compliquées, mais j'espère aboutir... ».

Ma rencontre inopinée avec les deux hauts fonctionnaires ayant accompli son œuvre, je me demande ce qui m'a décidé à larguer les amarres ce matin-là de Yaoundé alors qu'étant resté huit jours à attendre vainement mon visa, nous aurions pu partir la veille ou le lendemain. Pourquoi notre arrivée à une frontière fermée a-t-elle coïncidé avec celle du troupeau de bœufs ? Et pourquoi ce même jour, le prêtre avait organisé un dîner porteur de solutions ? Troublé par ces coïncidences aussi étranges que positives plus que bénéfiques, je me remémore les quatre années qui ont précédées ce voyage et je pense à ce que je tentais qui se transformait systématiquement en cauchemar



### ***Bitam, samedi 29 janvier 2000 :***

« Un convoi de voyageurs s'est fait attaquer à Luanda. Les rebelles Ougandais ont fait plusieurs morts et pillé les camions- puis, le père Fidel qui m'a rejoint à bord de Nadrêva ajoute,- les deux jeunes prêtres que vous avez rencontré au cours du dîner doivent servir leur première messe demain matin. J'aimerais que vous assistiez à cette grande cérémonie comme à la fête qui suivra à laquelle participeront également mes autres invités. »

N'ayant jamais participé à de telles réjouissances, je lui confirme ma présence. Profitant de cette attente « imposée » j'écris pour le magazine. Curieux, les enfants du collège s'étonnent et s'esclaffent en m'observant où, face au regard de «l'homme blanc» qui pourtant n'a rien d'inamical, ils reculent. Pour obtenir les caresses souhaitées mes "sacs à puces", (comme les appellent les enfants), se blottissent contre moi. Ce comportement fait beaucoup rire les gamins. Les plus effrontés d'entre eux montent à bord, découvrent les rangements et les armoires à vêtements, me questionnent et, les yeux brillants de convoitise, espèrent qu'un jour eux aussi pourront voyager. Nait alors, en eux, l'orgueil de celui qui n'a pas eu peur de m'affronter pour assouvir sa curiosité. Là, comme ailleurs, il y a les gagnants et les perdants, les ambitieux et les timides, les jeunes loups et les brebis apeurées. Un nouveau jour finit... les Baby's écoutent les chiens de la mission qui aboient... ils semblent se comprendre. Animé par un immense besoin de reconnaissance et

l'envie que je lui fasse confiance, Kaly s'efforce d'être celui que j'attends.



Alors qu'il se lamente une nouvelle fois sur son passé, je lui demande : « Combien d'Africains vivent ce que tu vis et, selon toi, combien traversent l'Afrique de part en part comme tu en as l'opportunité ? Tu es un privilégié alors mérites ce que tu vis. Tu n'es pas à plaindre. Nombreux sont ceux qui aimeraient faire le voyage que nous avons entrepris. Tu me parles de tes angoisses et de ta vie passée, de tes échecs et des gens qui te sous-estimaient, de ceux qui profitaient de toi et de ceux pour qui ta cuisine n'était jamais à leur goût ou de ceux pour qui tu n'étais qu'un pauvre Noir uniquement capable de les servir. Je te respecte et, que je sache, je ne te fais pas subir les mêmes humiliations. Tu n'es pas un esclave qui se tue au travail. Tu as le temps de penser alors arrête de te sous-estimer et remercie la providence, les anges et tes ancêtres pour ce qu'ils te permettent de vivre. Remercie le Bon Dieu et le diable, si tu le souhaites, de t'avoir permis d'être là où nous sommes ce soir. Remercie la vie et les souffrances qu'elle t'a fait endurer, elles ne peuvent que t'être favorables. Seuls les échecs permettent d'avancer et d'évoluer ! Tu es intelligent, alors sers-toi de ton intelligence et arrête de pleurer sur ton sort ! Construis ton avenir et sers-toi de ce que Dieu t'as offert pour faire face à la dure réalité africaine. Tu as vécu des échecs, essaye maintenant de vivre positivement et intelligemment ce que tu vis. Identifie-toi à ceux qui gagnent. Deviens un homme qui, un jour, s'appréciera face à son miroir. Écris, tu sais écrire ! Je te l'ai déjà dit, l'écriture est une excellente thérapie, un bon moyen pour régler ses problèmes psychologiques et son mal-être. Tu as fait des études secondaires, alors que je n'ai pas même mon certificat d'études. Lorsque j'ai quitté l'école communale, je savais lire et écrire, écrire avec de nombreuses fautes d'orthographe mais écrire tout de même et je connaissais par cœur la table de multiplication comme les chefs lieux des départements français. Le reste, je l'ai appris à l'école de la Vie, à l'école de la rue ! Aujourd'hui encore, lorsque l'on me parle de « Saint Axe », j'ai l'impression que l'on me parle de l'un des saints de la vie biblique. Quant aux temps et à la conjugaison, j'ignore à peu près tout d'eux. Parle-moi des continents, de l'Amérique du Sud ou du Nord, de l'Asie ou du Moyen Orient, de l'Europe ou de l'Afrique de l'Est, du Sri Lanka ou de Cuba... là, je sais de quoi il retourne. J'y suis allé, je peux t'en parler. Mais j'ignore à peu près tout des règles de grammaire. Elles restent pour moi des terres inconnues. Alors, n'aie pas peur, écris ce qui te passe par la tête ou ce que tu vis pour que, plus tard, tu te

souviennes dans le détail de ce magnifique voyage qu'il nous est donné de vivre. Je m'enthousiasme à l'idée que je serai peut-être déterminant dans ta vie. Je m'évertue à t'enseigner ce que la vie a pu m'apprendre et toi tu t'évertues à me démontrer que tu en seras capable. Sais-tu ce que disait Mao ? « *Il ne faut pas donner du poisson à un Chinois. Il faut lui apprendre à pêcher* ».

- Tu as raison, donne-nous un coup à boire, dis-je alors qu'il se dirige vers la bouteille restée près de l'évier.

Au cours de notre dîner, tu m'as fait une époustouflante analyse des premières pages de mes écrits. Ton exposé était juste et incroyablement vrai. Je préfère cette conversation à celle que nous avons maintenant. Dans ces moments-là, je supporte difficilement tes perpétuelles contradictions. Tu es capable de me dire une chose et son contraire dans la même phrase et, face à ces énormités, je réagis. J'ignore combien de temps encore nous serons ensemble. J'ignore le temps que tu mettras pour comprendre que l'on ne mélange pas de la viande avariée à de la viande fraîche ou que l'on ne se lave pas la tête avec l'eau de la vaisselle. J'ai souvent l'impression d'être face à un enfant. Un enfant pour lequel j'ai de la sympathie et qui, souvent, me désole. J'aimerais que tu comprennes que de te voir au petit déjeuner tremper tes tartines de pain dans de l'huile ou finir les têtes de poissons de la veille en laissant couler la graisse sur ton pantalon et sur le siège m'indispose.

- Le litre de thé que tu bois le matin et vos classiques petits-déjeuners m'écoeurent tout autant !

- J'aimerais que tu comprennes plus vite comme j'aimerais d'ailleurs que tout aille plus vite, -dis-je en ignorant volontairement sa remarque.- Je trouve que nous n'avancions pas assez vite. Je me désespère d'arriver un jour au Cap. Il y a bientôt trois mois que nous sommes partis. Trois mois que je vis avec des Africains et que je supporte les mensonges ou les duperies de certains. Trois mois que je passe des contrôles policiers ou militaires et que ces fonctionnaires d'Etat ne pensent qu'à me soutirer de l'argent. Trois mois que je conduis sur des routes pourries et que je mange pratiquement tous les jours la même chose. Trois mois que je vis avec des bidons d'eau et que je me lave lorsque j'en ai la possibilité. Trois mois que je m'angoisse et que j'ignore si nous arriverons un jour. Trois mois que j'espère et rêve de voir le panneau : « Captown ». Trois mois que j'écoute R.F.I. et les effroyables nouvelles africaines. Trois mois que je subis les attaques de moustiques voraces et des climats où la chaleur est notre ennemie. Trois mois et plus que je n'ai pas tenu le corps d'une femme entre mes bras. Trois mois que je n'ai pratiquement aucune nouvelle de ma famille. Trois mois que nous avançons pour n'être qu'au deux tiers de notre chemin.

- Mais aussi, trois mois que la chance t'accompagne.

- Oui, tu as raison... trois mois que les puissances de l'Au-delà guident notre route. Trois mois que nous vivons dans Nadrêva et que Charly nous tractent. Trois mois que je n'ai pas eu le moindre rhume. Trois mois que les Baby's vivent dans le désert ou dans la brousse et, depuis le Bénin, dans la forêt. Trois mois qu'ils se régalent et se passionnent pour leur nouvelle vie. Trois mois que les villageois nous accueillent chaleureusement. La guide du groupe rencontré à Rabat m'a dit qu'ils comptaient atteindre le Cap en six mois. Ce délai m'avait stupéfait. Nous sommes dans les limites du temps nécessaire ! »